

Le désespoir de Jocrisse :  
folie-comédie en deux actes :  
on fait ce qu'on peut et non  
ce qu'on veut : airs  
populaires et [...]

{BnF

Gallica

Dorvigny (1742-1812). Auteur du texte. Le désespoir de Jocrisse : folie-comédie en deux actes : on fait ce qu'on peut et non ce qu'on veut : airs populaires et chefs-d'oeuvre lyriques de la France avec accompagnements de piano ([Reprod.]) / Dorvigny. 1878.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

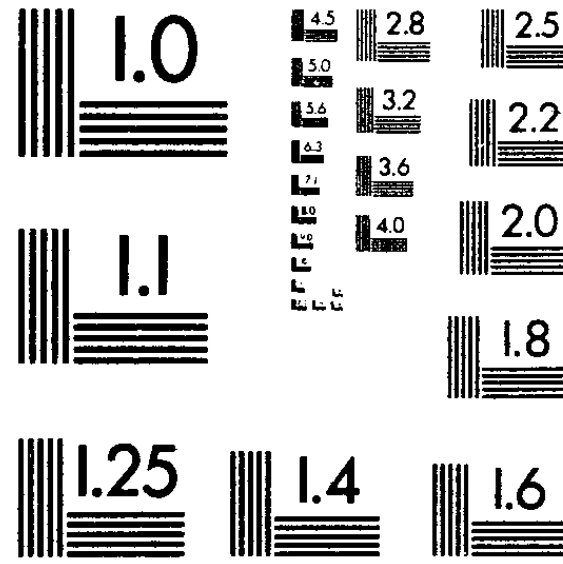
**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

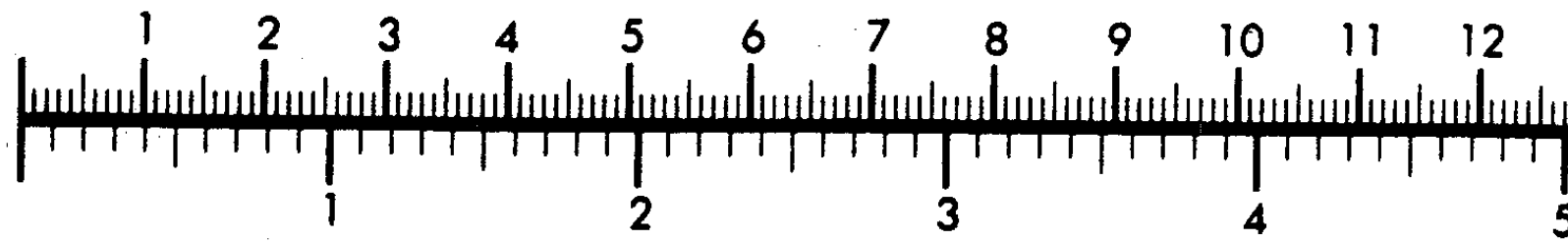
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# 20x

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART  
NBS - 1010a  
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



Centimeter



Inches

**THE FRENCH REVOLUTION  
RESEARCH COLLECTION**

**LES ARCHIVES DE LA  
REVOLUTION FRANÇAISE**



**PERGAMON PRESS**

Headington Hill Hall, Oxford OX3 0BW, UK

DORVIGNY  
LÈ DÉSESPOIR.  
DE JOCRISSE

FOLIE-COMÉDIE EN DEUX ACTES  
1792



FAIT CE QU'ON PEUT  
ET NON CE QU'ON VEUT

AIRS POPULAIRES  
ET  
CHEFS-D'OEUVRE LYRIQUES DE LA FRANCE  
avec accompagnements  
DE PIANO

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

*par Ad. Rion*  
fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,  
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

Yf 11780



LE  
DÉSESPOIR DE JOCRISSE

PERSONNAGES

|                            |                                 |
|----------------------------|---------------------------------|
| DUVAL, courtier en vins.   | COLIN, petit frère de Jocrisse. |
| SOPHIE, sa fille.          | NICOLAS, cousin de Jocrisse.    |
| JOCRISSE, son valet.       | DUPONT père, ami de Duval.      |
| NICETTE, sœur de Jocrisse. | DUPONT fils, amant de Sophie.   |
| NICOLE, mère de Jocrisse.  |                                 |

(La scène est dans une maison de campagne de Duval, près Paris.)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le cabinet de M. Duval. Il y a d'un côté un bureau et des papiers dessus; de l'autre, sur une petite table, est une cage et un serin dedans (\*). Sur une chaise est un panier de six ou huit bouteilles de vin; au fond, de côté, est une manière de buffet fermé, sur le haut duquel il y a quelques plats ou jattes en évidence.)

SCÈNE I

DUVAL est assis devant une table, et déjeune avec un petit pain et une demi-bouteille de vin; JOCRISSE est debout derrière lui.

DUVAL, assis et mangeant. — C'est donc à dire, M. Jocrisse, qu'il est inutile de vous reprendre, et d'espérer que vous vous corrigerez?

(\*) Le serin doit être postiche et attaché à un fil d'archal, disposé de manière qu'il puisse, à volonté, sortir de sa cage et être censé s'envoler.



JOCRISSE. — Eh! pardine, si fait, monsieur, je me corrige tous les jours... et pis d'ailleurs, queuque j'ai donc encore tant fait? la, voyons.

DUVAL. — Qu'est-ce que vous avez fait?... qu'est-ce que vous n'avez pas fait plutôt?... Vous faites tout mal.

JOCRISSE. — Eh ben oui! tout mal! c'est bientôt dit, ça! Vi' à comme les maîtres sont tous; j'ai pas encore jamais pu en contenter un seul.

DUVAL. — Je le crois parbleu bien! et c'est une preuve comme vous êtes bon sujet... paresseux, maladroit, malpropre, gourmand...

JOCRISSE. — Ah! gourmand!... Monsieur peut-i dire ça de moi? tandis que je ne suis pas sur ma bouche du tout.

DUVAL. — Non : mais il ne faut rien laisser traîner toujours. Et les œufs de nos poules, qui est-ce qui les dénêche tous les matins?

JOCRISSE. — Ah jarni! ça ne sera pas moi qui m'aura relevé pour ça, pisque monsieur vient d'accuser que j'étais un paresseux.

DUVAL. — Oui-da, la belle excuse!... (A part.) Voyez-vous la malice d'un imbécile! (Haut.) Oui, monsieur; oui, paresseux pour travailler; mais quand il s'agit de mal faire, votre paresse se réveille, et vous savez très-bien allier à la fois tous les défauts les plus opposés.

JOCRISSE. — Allons, je les ai tous à c't'heure-ci. (A part.) Il faut laisser dire les maîtres, car on n'en finirait pas. (Haut.) C'est toujours pas moi qu'a mangé vos œufs, ni vos poules.

DUVAL. — Bon! encore deux vices de plus que j'oubliais. C'est menteur et effronté.

JOCRISSE. — Encore ça! Je suis donc ben joli garçon?

DUVAL. — On le prendrait sur le fait de tout, qu'il ne conviendrait de rien.

JOCRISSE. — Mais jarni! monsieur, je ne peux pas

convenir de vos œufs, moi, puisque je ne sais seulement pas de queu couleur qu'i sont.

DUVAL. — Voyez-vous l'entêtement!... eh! pourquoi donc est-ce que je n'en trouve pas un seul depuis quelque temps?

JOCRISSE. — Dame, je n'en sais rien, moi. C'est p't'être que les poules n'en font plus.

DUVAL. — Oh! que si fait, les poules en font toujours... mais c'est que tu as le soin de les ramasser, toi; et ce matin encore, je t'ai vu rôder à l'entour du poulailler.

JOCRISSE. — Ce matin?... ah! pour rôder... si monsieur m'y a vu, je ne m'en dédirai pas; mais, pour y avoir entré, si j'y ai tant seulement pensé, je veux bien que... (Il voit un verre de vin que Duval vient de verser et va le prendre.) Tenez, monsieur, je veux que ça me serve d'arsenic dans le ventre. (Il l'avale.)

DUVAL, en colère. — Eh bien! eh bien! qu'est-ce que ce drôle-là fait donc?

JOCRISSE. — Eh! pardon, monsieur, si j'ai bu dans votre verre, c'est une malhonnêteté... mais je vas le rincer. (Il prend la bouteille de vin, verse le reste dans le verre, le secoue, le jette, et remet le verre sur la table.) Tenez, monsieur, le v'là propre à présent.

DUVAL. — Allons, encore mieux... et je n'ai plus de vin dans la bouteille... du vin d'Espagne encore! Est-on pas bien malheureux d'être servi par un imbécile de cette nature-là? Comment qualifier cette dernière extravagance-ci, par exemple?

JOCRISSE. — Dame! monsieur, je ne l'ai pas fait exprès.

DUVAL, impatienté. — Il né l'a pas fait exprès, à présent!

JOCRISSE. — Non, monsieur... pas pour mal, toujours... mais je vas vous aller chercher d'autre vin. Je sais bien où ce que vous le mettez, celui-là.

DUVAL. — Oh! oui, tu prends garde à tout cela... Mais j'espère que tu l'auras bientôt oublié. Voilà la dernière

sottise que je souffrirai de toi. Je vais te faire ton compte et te renvoyer.

JOCRISSE. — Comment! mon compte!... Monsieur me renvoie comme ça pour rien; donc?... parce que je li soutiens la vérité.

DUVAL. — Ce n'est pas la vérité qui me pique, c'est ta manière de soutenir qui ne me convient pas.

JOCRISSE. — Mais dame, i ne faut pourtant pas se laisser accuser à tort non pus. J'aimerais mieux qu'on me batte, moi, que de m'ostiner, déjà.

DUVAL. — Ah! prenez donc garde d'obstiner M. Jocrisse.

## SCÈNE II

DUVAL, JOCRISSE, NICOLE, une lettre à la main.

NICOLE. — Monsieur, v'là l'une lettre qu'on vient d'apporter.

DUVAL. — Voyons, donnez, Nicole. Et tenez, vous venez à propos pour faire compliment à votre fils.

NICOLE. — Dessus quoi donc ça, not' maître?

JOCRISSE, à part. — Ah! pardine, oui! des compliments comme ça...

DUVAL, ouvrant toujours la lettre. — Dessus ce que je le renvoie. Vous pouvez lui faire vos adieux.

NICOLE, à Jocrisse. — Ah! mon Dieu! te renvoyer! queuq' t'as donc encore fait, mon enfant? (Duval lit sa lettre tout bas.)

JOCRISSE. — Bah! fait... rien du tout; mais avec les maîtres, faut-i pas toujours avoir tort?

NICOLE. — Mais il ne te renverrait pas pour rien.

JOCRISSE. — Hé ben!... c'est parce que ses poules n'ont pas voulu pondre; la... c'est-i ma faute à moi?

DUVAL, ayant lu sa lettre. — Voilà qui est fort heureux, et une lettre qui me fait bien du plaisir! Nicole, faites préparer mon cabriolet, et tout de suite; il faut que je sorte.

JOCRISSE. — Oui, oui, monsieur, je vas arranger ça, moi. (A Nicole.) Ah! jarni, ça vient ben à propos pour

déranger sa colère, c'est la lettre là; ça va l'y passer en chemin. Allons, je ne ferons pas not' paquet de ce coup-ci.

(Il sort avec Nicole.)

## SCÈNE III

DUVAL.

On me marque que la place que Derville sollicitait vient de lui être accordée, et que je peux lui en aller faire mon compliment. Oh! oui, certes, je peux le lui faire, car c'est justement pour moi qu'il la demandait, et même, c'était la condition expresse du mariage de ma fille avec son neveu; mais il n'y a pas de temps à perdre. Derville est actuellement à la ville. Avec mon cheval, c'est l'affaire d'une petite heure pour l'aller prendre; et de là, nous irons remercier son protecteur. (Il prend son chapeau.) La peste! je suis fâché que cela se trouve dans ce moment-ci. J'aurais voulu finir avec ce gueux de Jocrisse, avant de m'en aller. Si je le laisse ici pendant mon absence, il va me faire encore quelque nouvelle étourderie. Voilà justement un panier de vin que je viens de faire tirer de cette excellente pièce de Bourgogne, que je voulais envoyer à Derville demain, quand il sera un peu reposé. Je suis bien sûr qu'il m'en boira. L'enfermer, c'est un embarras... et puis prendre un tas de clefs sur moi!... Ah! parbleu!... je m'avise... oui, ce sera bien plus commode... je ne l'enfermerai pas, et M. Jocrisse ne m'en boira pas, j'en réponds. Il est encore plus bête que méchant; un seul mot sera le préservatif. Sa naïveté de tout à l'heure, tandis que je déjeunais, m'en fournit l'idée. (Il prend du papier, en déchire une petite feuille, et écrit dessus.) Poison. Bon, puisque tu en as tant de peur, tu n'y toucheras pas. Mettons cela sur une bouteille. (Il fait une fente à la feuille et la passe au cou de la bouteille.) Du diable si M. Jocrisse osera les attaquer à présent. Me voilà tranquille sur

cet article-là; voyons à donner mes ordres à tout le monde.

(Il sonne à différentes reprises; les trois domestiques viennent l'un après l'autre par différents côtés.)

#### SCÈNE IV

DUVAL, JOCRISSE, ensuite NICETTE, et après NICOLE.

JOCRISSE. — De quoi c'est-i?

NICETTE, sortant d'une chambre à gauche. — Qu'est-ce que vous demandez, monsieur?

NICOLE, venant du fond. — Quoiqu'y a, not' mait'?

DUVAL. — Bon! vous voilà tous trois : c'est ce que je voulais; j'ai de quoi vous recommander à chacun. Vous, d'abord, monsieur Jocrisse, mon cabriolet est-il prêt?

JOCRISSE. — Oui-da, monsieur, et votre cheval aussi qu'est dedans même.

DUVAL. — Comment! mon cheval qui est dans le cabriolet?

JOCRISSE. — Où donc que je l' mettrai? dans l'brancard qui vient de manger l'avoine encore.

DUVAL. — Manger l'avoine!... Tu devrais bien en manger aussi, toi!... Mais nous y reviendrons. (Aux deux femmes.) Ecoutez, mes enfants, et vous, monsieur le bon sujet.

LES FEMMES. — Oui, monsieur.

JOCRISSE. — Oui. Ah! j'écoutons ben.

DUVAL, à Jocrisse. — Vous, vous êtes un drôle et un mauvais serviteur, que j'aurais dû déjà renvoyer vingt fois de ma maison... et même que j'aurais mis à la porte ce matin, si cette lettre-là ne m'obligeait à sortir sur-le-champ.

JOCRISSE. — Oui, monsieur, je le sais ben; vous avez dit que vous alliez partir de suite.

DUVAL. — Oui, mais j'ai dit aussi que tu méritais que je te misse dehors avant de m'en aller.

JOCRISSE. — Oh! je le sais ben, que monsieur me l'a déjà dit; mais c'est par colère.

DUVAL. — Par colère, misérable! si j'étais susceptible de ce mouvement-là, tu ne resterais pas un quart d'heure.

JOCRISSE. — Je le sais ben, monsieur, mais c'est par façon de parler que je veux dire.

NICOLE, bas, le poussant. — Tais-toi donc.

DUVAL, à Jocrisse. — Oui, tu as raison : cela veut dire que je te pardonne encore jusqu'à mon retour qui sera dans une heure ou deux, si, d'ici à ce moment, tu n'as pas fait quelque nouvelle sottise, sans quoi je te chasse sans miséricorde.

JOCRISSE. — Oh ben! c'est bon! je suis ben tranquille à présent.

DUVAL. — Et moi, je ne le suis guère... mais tiens-toi bien, à la première faute, tu me payeras tout.

JOCRISSE. — Hé ben! c'est dit, je m'y accorde.

DUVAL, à Nicette. — Vous, Nicette, je vous charge de veiller sur ma fille, de ne point la quitter de vue, et surtout de ne la laisser parler à personne.

NICETTE. — Oh! monsieur, v'là qu'est expliqué, je ne la quitterai pas pus que son ombre.

DUVAL. — Bon! et vous, mère Nicole, comme étant la plus raisonnable, ou du moins, comme devant l'être, vous me répondez d'eux tous : vous êtes la portière, et je vous défends de laisser entrer ici qui que ce soit pendant mon absence... ni sortir même, pour la plus grande précaution.

NICOLE. — Oh ben! mon bon maître, vous pouvez ben être sûr qu'à moins que ça ne soit par dessus le toit, i' n'entrera pas ici une âme vivante.

DUVAL. — A la bonne heure. Voilà votre leçon faite à tous : le premier ou la première qui s'en écartera d'un iota, c'est fini : chassé sans rappel.

TOUS LES TROIS. — V'là qu'est bon, not' mail'.

DUVAL. — Eh bien! si c'est bon, tenez-vous donc pour bien avertis. Je sors, mais prenez garde quand je reviendrai; car je vous réponde qu'il n'y aura pas la

moindre miséricorde. La sentence est prononcée pour tout le monde : chassé sans rappel.

(Il sort ; les trois domestiques le regardent aller.)

## SCÈNE V

NICOLE, JOCRISSE, NICETTE,

JOCRISSE, quand il est parti. — Chassé sans rappel... il est brutal, da, quand i' s'y met ! On s'y conformera.

(Il répète, M. Duval rentre, et a entendu Jocrisse.)

DUVAL. — Qu'est-ce que cela veut dire ? on s'y conformera !

JOCRISSE. — Cela veut dire : *fiat voluntas tua*, suivant votre volonté.

DUVAL. — Qu'elle soit faite, ma volonté. Ah ! tu me parles latin !... eh bien, moi je te parlerai français...

NICETTE. — Pourquoi donc qu'il est en colère ?

NICOLE. — Ah ! parce que Jocrisse est un étourdi, qui l'y en fait trop aussi ! mais, dans le fond, pourtant, c'est un bon maître, et pisque je sommes à son service, toute la famille, je devrions tâcher de nous y conserver.

NICETTE. — Sûrement, car j'y sommes ben.

JOCRISSE. — Oh ! sûr, si i' nous renvoie, ça s'ra ben sa faute.

NICOLE. — Cē s'ra la tienne plutôt, tu l'y fais toujours des sottises ; tu vois ben qu'il s'en plaint.

NICETTE. — Ça n'est pas ben fait, mon frère ; faut y regarder aussi.

JOCRISSE. — Ah ben oui ! y regarder ! est-ce qu'on y pense toujours ? et puis, est-ce que chacun n' fait pas les siennes ? Vous voyez ben qu'il n'a pas parlé pour moi tout seul... La sentence est pour tout le monde qu'il a dit.

NICOLE. — Oui, mais c'est toujours toi qui l'as fâché.

JOCRISSE. — Bah ! c'est moi c'te fois-ci ; une aute fois c'est elle, et pis un autre coup ça s'ra vous, ma mère. Je n' sommes pas pus exemptés les uns que les autes.

NICOLE. — Oui, mais c'est que ton tour revient le plus souvent, à toi!

JOCRISSE. — Ah! pardine! sûrement! j'ai bon dos : mettez tout sus moi.

NICETTE. — Eh bon Dieu! on ne te charge pas plus qu'un autre; mais c'est que t'es pus ahuri.

JOCRISSE. — Allons, encore une autre langue! t'es ben rassise toi! eh! va-t'en putôt tenir compagnie à ta maîtresse qui s'ennuie dans sa chambre, qu'est toute seule. Tu sais ben que c'est pas ici ta place... i faut que je nettoie, moi, et que j'enlève toutes ces ordures. Eh ben! cela ne me fait pas de peine qu'i me chasse sans rappel, cela fera moins de bruit dans le quartier.

NICETTE. — Ah! t'as pourtant raison une fois : mais c'est pas pour t'obéir que j'y vas; c'est parce que c'te pauvre demoiselle peut avoir besoin de moi. Laissez-le aller, ma mère; car si vous le faites babiller là, i ne finira rien ici, et i sera encore grondé quand monsieur reviendra.

(Elle rentre chez Sophie.)

JOCRISSE. — Eh ben! tant mieux! j'irai pas vous chercher pour répondre.

## SCÈNE VI

NICOLE, JOCRISSE, COLIN.

COLIN, à Nicole. — Ma mère, y a t'un beau monsieur à la porte, qui dit comme ça qu'i demande après la portière.

NICETTE. — Un beau monsieur! ah! jarni! queng' ça peut être? allons ben vite voir ça. Et toi, Jocrisse, travaille ben, mon garçon, que noté maître ne soit pas tâtché contre toi.

(Elle sort.)



## SCÈNE VII

JOCRISSE; COLIN, pendant que Jocrisse se parle à lui-même, épousette les meubles du cabinet.

JOCRISSE. — Oh! qui soye fâché ou non, je sais ben ce que je vas faire, moi. V'là déjà plusieurs fois qu'i m'a menacé de me renvoyer, i pourrait ben me prendre en traite; faut que je prenne une précaution; faut que je dise à mon cousin Nicolas de me chercher une condition: il fait des commissions, la, à la barrière. C'est un homme dans une belle place: ça voit entrer tout le monde dans Paris; i m'proposera à toutes les voitures qui arriveront; i en aura p't-être queuqu'une qu'aura besoin de moi, et je sortirai d'ici avant qu'on me mette à la porte... V'là qu'est dit: écoute, Colin.

COLIN. — Quoi que tu veux, mon frère?

JOCRISSE. — Tu connais ben mon cousin Nicolas, qui demeure à la barrière, la, sus le banc de pierre qu'est à gauche en retournant le coin.

COLIN. — Eh ben! oui, contre le bureau? Quoi qu'tu m'donneras?

JOCRISSE. — Ah! mon Dieu, qu' t'es gourmand! ça fait sauter au plancher... je te donnerai du fromage.

COLIN. — Et du pain, donne-m'en.

JOCRISSE. — Comment! tu ne sais pas parler à ton âge; on dit: Du pain, donne-moi-z-en. As-tu été voir au marché des bestiaux si les hannetons étaient renchérés? Va-t-en l'y dire comme ça en courant. Mon cousin Nicolas, c'est mon frère Jocrisse qui dit comme ça que vous y veniez parler tout à l'heure, ben vite.

COLIN. — Ah! ben, c'est bon; j'allons r'venir ensemble nous deux lui.

(Il s'en va en courant.)

JOCRISSE. — Écoute donc, quand tu seras revenu, tu me feras cuire des pommes cuites.

## SCÈNE VIII

JOCRISSE.

(Il se met à manger un œuf dur avec un mauvais couteau, et chante ensuite.)

Du pain sec et du fromage  
Voilà tout mon déjeuner;  
On me donnera, je gage,  
Autre chose à mon diner :  
Car Didon dina, dit-on,  
Du dos d'un dodu dindon. (Ter.)

(Et autres balivernes qui lui passent par la tête, et finit, après avoir chanté, et ne trouvant plus de chansons, par le refrain.)

N'en demandez pas davantage.

C'est ben penser, à moi, ça : car, à la fin, je m'en-  
nuie d'être toujours grondé, et pis toujours à la veille  
de se voir sur le pavé... et pis encore qu'il est brutal,  
mon maître... Une fois qu'i se fâcherait ben fort; c'est  
pas le tout de me chasser, mais c'est qu'il pourrait  
ben me donner une bonne danse auparavant. Voyons  
un peu, et par où je vas commencer; faut balayer la  
chambre d'abord.

(Il va prendre un balai dans un coin et se met à balayer. On entend un  
air de serinette, comme si le serin sifflait lui-même, et Jocrisse  
écoute avec plaisir, en se reposant sur son balai.)

Quiens! v'là le serin qui chante!... c'est pourtant moi  
qui l'y a appris tout ça; avec la main encore... et pis  
qu'i parle quasiment aussi ben que moi. Voyons, faut  
que je le nettoie et que je li donne à manger.

(Il va à la cage et l'ouvre en lui parlant.)

Baisez, mon petit cœur, baissez, mon petit fils...  
as-tu déjeuné, mignon?... oui, oui, oui... et de quoi?  
du biscuit avec du sucre.

(Il apporte la planche de dessous la cage et la nettoie auprès de la  
porte; pendant ce temps l'oiseau s'envole par le moyen d'un fil

d'archal qui répond à la cage, et va sur une armoire en face. Jocrisse, se retournant, voit partir le serin.)

Ah! jarni! v'là le petit-fils envolé, est-ce que je l'y aurais laissé la cage ouverte donc, moi?... Quiens, quiens! quiens! petit. (Il l'appelle.) Quiens, petit mignon!... quiens, du biscuit!... faut pourtant le rattrapper. (Il prend une chaise qu'il porte contre l'armoire, ensuite il prend la cage et monte sur la chaise; d'une main il présente la cage à l'oiseau, de l'autre il pousse des assiettes qui sont sur l'armoire, elles tombent et se cassent : l'oiseau s'envole de l'autre côté par le moyen d'une double ficelle, et disparaît par la fenêtre.)

Ah! miséricorde! v'là le serin par la fenêtre, et la porcelaine cassée encore! (Il va à la fenêtre et cris.) Ma mère, fermez la grille, le p'tit serin est envolé. Ah! j'allons avoir un beau sabbat tantôt!... c'est le serin qu'il faut tâcher de ravoir... (Il regarde.) Le voilà qui passe dans la cour!... ah! sarpedié! v'là le chat qui court après!... au chat, au chat!...

(Il sort en courant et criant au chat.)

### SCÈNE IX

DUPONT FILS, venant du fond, suivi de NICOLE, qui a l'air de le retenir.

NICOLE. — Vous voyez ben, monsieur; que vous ne pouvez pas entrer ici dedans : c'est le cabinet de monsieur.

DUPONT. — Mais si fait, ma chère madame Nicole, il faut bien que j'y entre, puisque c'est M. Duval qui m'envoie vous dire de prendre du papier que je trouverai sur son bureau; (il cherche.) et tenez, voyez-vous? c'est justement celui-là... oui, tout juste; et que vous alliez bien vite chez son notaire pour en faire faire un double; et moi, je vais attendre ici que vous soyez revenue avec, parce que je le porterai ensuite à l'endroit où est M. Duval à présent.

NICOLE. — Mais je ne peux pas quitter, moi, puisqu'il m'a enjoint de garder la porte.

DUPONT. — Quand il vous a dit cela, il ne pensait pas à ce papier dont il a besoin.

NICOLE. — Ah ben! que ne le portez-vous vous-même chez le notaire?

DUPONT, à part. — La peste! elle a raison!... (Haut.) Non pas; M. Duval m'a bien dit qu'il fallait que ce fût vous, parce que le notaire vous demanderait des choses qu'il n'y avait que vous qui pouviez lui répondre.

NICOLE. — Ah dame! si c'est comme ça, j'allons donc y aller... mais si y vient du monde pendant que je n'y serons pas?...

DUPONT. — Oh bien! j'y aurai l'œil, moi.

NICOLE. — Aurez-vous c'te complaisance-là, mon cher monsieur?

DUPONT. — Oh! oui, pour vous faire plaisir.

NICOLE. — Ah! je vous en serons ben obligée! mais surtout, ne laissez entrer personne, car not' maître l'a ben défendu.

DUPONT. — Soyez tranquille; allez, je vous réponds de tout.

NICOLE. — En ce cas-là, v'là la clef de la porte que je vous remets. Venez la fermer dessus moi; j'allons courir ben vite cheux le notaire, et vous rapporter ça.

(Elle sort avec Dupont.)

### SCÈNE X

NICETTE, venant de la chambre de Sophie; elle a son fuseau, sa quenouille et file. Elle regarde en entrant et dit :

Eh bien! non, i n'y a personne ici... Qu'est-ce qu'ai disait donc, mams'elle, qu'al avait entendu une voix; i n'y en a pourtant pas... Ah dame! c'te pauvre demoiselle, ça s'ennuie, ça a toujours l'oreille en l'air; c'est pas comme moi, je travaillons, et ça me dissipe.

(Elle rentre chez Sophie.)

## SCÈNE XI

DUPONT, revenant.

Bon! voilà déjà une de nos sentinelles éloignée. J'ai guetté le moment où j'ai vu sortir M. Duval pour venir voir ma chère Sophie; j'ai supposé cette commission pour me débarrasser de la portière. Reste à présent la fille de chambre à gagner; elle est si ingénue qu'elle ne sera sûrement pas bien difficile.

(Il frappe à la porte de Sophie.)

## SCÈNE XII

NICETTE, DUPONT.

NICETTE. — Ah! ma fine, si fait : v'là queuque z'un de ce coup-ci; mam'selle avait raison. De quoi que vous voulez, monsieur?

DUPONT. — Mademoiselle, c'est M. Duval qui m'a chargé de venir dire quelque chose à mademoiselle sa fille. N'est-ce pas là sa chambre?

(Il va pour entrer.)

NICETTE, le retenant. — Oui-da, monsieur, c'est ben elle-même; mais, avec votre permission, s'il vous plait, ou n'y entre pas comme ça.

DUPONT. — Pourquoi donc, puisque je vous dis que c'est son père qui m'envoie?

(Il essaie toujours à passer.)

NICETTE, l'arrêtant toujours. — Ah ben! mais c'est égal. Monsieur est ben le maître de vous envoyer; mais i m'a défendu à moi de laisser entrer personne chez mam'selle, et personne n'y entrera, déjà.

DUPONT. — Mais puisque c'est de sa part, encore une fois.

NICETTE. — Oh! monsieur, i n'y a pas de part qui tienne: je ne veux pas être grondée pour vous, moi; i m'a défendu de laisser entrer personne là-dedans, et personne n'y entrera.

DUPONT, à part. — Elle est entêtée... Il faut voir à me retourner. (Haut.) C'est fort bien fait à vous d'être exacte; vous avez raison. Oui je me rappelle qu'il ne m'a pas dit non plus d'entrer dans la chambre de mademoiselle Sophie; mais il m'a dit que vous feriez venir la demoiselle ici, vous.

NICETTE. — Ah! s'il a dit ça, je le veux ben, moi; il ne me l'a pas défendu.

DUPONT. — Vous voyez que je cherche à vous mettre à l'abri de tout reproche... Dites donc à mademoiselle Sophie que je désirerais avoir le plaisir de causer ici un instant avec elle.

NICETTE, réfléchissant. — Ah ben! mais causer avec elle!... ça ne se peut pas non pus, ça, monsieur.

DUPONT. — Pourquoi donc? qu'est-ce qui arrête encore?

NICETTE. — C'est que monsieur m'a ben défendu aussi que je la laisse parler à qui que ce soit.

DUPONT, à part. — La peste soit de ses défenses!... (Haut.) Ah! oui, il me l'a dit aussi... mais vous pouvez être assurée encore de ce côté-là: elle ne me parlera pas, elle; c'est moi qui lui parlerai, comme je vous dis, de la part de son père; mais elle n'ouvrira pas la bouche, elle.

NICETTE. — Ah! à la bonne heure si c'est comme ça; parce que, voyez-vous, j'ai si peur, si peur d'être grondée, que je fais tout juste ce qu'on me commande déjà; ni pus, ni moins... vous m'en serez témoin avec mon maître.

DUPONT. — Oh! oui, vous êtes une fille précieuse.

NICETTE appelle dans la chambre. — Venez, mademoiselle Sophie; v'là un monsieur qui vient pour vous parler de la part de monsieur votre père

## SCÈNE XIII

SOPHIE, NICETTE, DUPONT.

SOPHIE, en entrant. — Un monsieur!... Eh quoi! c'est vous M. Dupont.

(Nicette s'assied derrière et file.)

DUPONT, fait des signes à Sophie pour la retenir. — Oui, mademoiselle... votre père m'a prié de venir vous faire part... (Il profite du moment où Nicette prend une chaise pour dire vite et à demi voix à Sophie.) Je voudrais bien pouvoir vous dire deux mots sans témoin.

SOPHIE, à Nicette. — Ah! ma bonne, j'ai oublié mon mouchoir dans ma chambre.

NICETTE, se levant. — J'allons vous le chercher, mam'selle.

(Elle pose son ouvrage sur la chaise et rentre dans l'autre chambre.)

## SCÈNE XIV

SOPHIE, DUPONT.

SOPHIE. — Qu'avez-vous donc à me dire de la part de mon père?

DUPONT. — Rien, ma chère Sophie, ce n'est qu'un prétexte dont je me suis servi pour avoir l'avantage de vous entretenir. La crainte de vous perdre m'a tout fait entreprendre. Je sais que votre père veut vous marier ces jours-ci au neveu de M. Derville, et ce mariage me donnerait le coup de la mort; mais mon père, à qui j'ai fait part de mon désespoir, m'a dit qu'il avait un moyen assuré de faire manquer ce projet; ainsi, voyez, ma chère Sophie, voilà le moment de me prouver la vérité de votre tendresse. L'on père ne s'en rapporte pas à moi, il craint de vous compromettre en parlant à M. Duval; il veut être assuré par vous-même que notre union fera votre bonheur, et il m'a répété qu'il n'attendait que votre aveu pour obliger votre père à consentir à notre mutuelle félicité.... (Il voit Nicette.)

Voilà, mademoiselle, ce que M. Duval m'a chargé de vous dire.

NICETTE rentre. — Ma fine, mam'selle, j'ons retourné tous les coins de la chambre, et je ne retrouve pas pus de mouchoir que rien du tout.

SOPHIE, se fouillant. — Ah! que je suis donc étourdie! je l'ai dans ma poche... pardon de la peine que je t'ai donnée, ma chère Nicette.

NICETTE. — Oh! je disions ben aussi qu'il ne pouvait pas être là-dedans, moi... (Elle voit les débris de la porcelaine et en ramasse en s'écriant.) Ah! mais, qu'est-ce qu'a donc cassé ça, mam'selle, la belle porcelaine à M. votre père?... (Elle voit la cage ouverte.) Et la cage qu'est ouverte! et le serin qu'est envolé!...

(Elle laisse tomber les morceaux d'assiettes.)  
SOPHIE. — Ah! le pauvre petit!... va donc voir après.

NICETTE. — Ah! mon dieu! queuque note maître va dire quand i sera rentré?... oh! comme mon frère va donc être grondé!... oh! Jocrisse! (Elle appelle.) oh! mon frère!  
(Elle sort en criant et l'appelant.)

## SCÈNE XV

DUPONT, SOPHIE.

DUPONT, vivement. — Décidez-vous, ma chère Sophie! nous n'avons que cet instant, et vous voyez que tout nous favorise.

SOPHIE. — En bien! mon cher Dupont, vous ne doutez pas de mes sentimens, et vous pouvez en assurer votre père.

DUPONT. — Oui, mais je vous dis qu'il ne prend mes paroles que pour les transports d'un amant qui se flatte, et à moins qu'il ne l'entende de votre propre bouche...

SOPHIE. — Mais comment faire pour cela?

DUPONT. — Si vous aviez la complaisance de venir un ins'tant...

SOPHIE. — Comment! moi, sortir de chez mon père,



en son absence ! Ah ! Dupont ! que me proposez-vous ?

DUPONT. — Eh ! ma chère Sophie, pouvez-vous balancer vous-même un moment ? Songez donc que c'est pour assurer notre bonheur, et pour vous arracher à un hymen qui vous rendrait pour jamais malheureuse ! La portière est sortie et m'a laissé la clef ; votre gouvernante est éloignée... deux mots, deux seuls mots que vous allez prononcer devant mon père, vont décider de notre sort ! Sa maison touche presque à celle-ci, et vous serez revenue avant même qu'on se soit aperçu de votre absence.

SOPHIE. — Ah ! Dupont ! à quoi l'amour nous expose-t-il, quand une fois il a su maîtriser nos âmes !

(On entend Jocrisse crier en dehors.)

DUPONT, avec chaleur. — Eh bien ! ma Sophie ! venez donc avant qu'on puisse s'opposer à notre départ, et je jure que mon père lui-même va vous ramener ici dans la minute.

SOPHIE. — Je vous estime trop pour ne pas vous croire. D'ailleurs je n'ai pas à rougir du sentiment que vous m'inspirez, et je consens à l'avouer à votre père ; sortons.

(Ils s'en vont ensemble.)

## SCÈNE XVI

JOCRISSE entre de l'autre côté essoufflé et désolé.

Ah ! jarni, la belle journée que j'entame, moi ! v'là ben mon année de gages payée en une matinée : outre le serin que je n'ai pas pu attraper, j'ai estropié le maudit chat... que c'est un anjolat superbe que mon maître aime à la folie... et pis le chien de chasse, qui m'a entendu tifier après le chat, s'est mis à détaler, à détaler... à ses trousses, et pis au diable qui a pu ravoïr ni l'un ni l'autre ; et pis la porcelaine que v'là toute décollée ! ah ! pauvre Jocrisse ! ton compte est bon, va ; quand ton maître reviendra, i n'y a pus de rémission pour toi, chassé sans rappel ! encore, je dis chassé !

je serions ben heureux d'en être quitte pour ça ! i nous en menaçait pour la moindre petite chose qu'i disait... Mais à c't'heure-ci que v'là du pus sérieux, y aura au moins cent coups de bâton de retour... Ah ! misérable ! v'là mon dernier moment arrivé ! où que je me fourrerai pour échapper à sa colère ? ah ! jarni ! si y avait une rivière d'eau dans le bas de la maison, j'irais me noyer pour être plus tôt quitte.

## SCÈNE XVII

JOCRISSE, NICETTE, rentre en croyant parler à Sophie.

NICETTE. — Ah ! par ma fine, mam'selle, je n'avons pas vu le serin... Eh ben ! mais... où est-elle donc, mam'selle ?... Oh ! mam'selle !

(Elle entre dans la chambre de Sophie en criant.)

JOCRISSE. — Hé ben ! queuque ma sœur a donc, à c't'heure ?

NICETTE, ressortant effrayée. — Elle n'y est pas, ni lui non plus. (Elle traverse le théâtre en s'écriant.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle sort en courant.)

JOCRISSE. — Comment, diante ! est-ce qu'elle a laissé échapper queuque oiseau aussi ?

NICETTE, revenant plus troublée. — Ah ! je sommes perdue ! i sont partis tous les deux.

JOCRISSE. — Quoi donc que tu cherches comme ça, toi, ma sœur ?

NICETTE. — Eh ! bon Dieu ! mam'selle Sophie qu'est partie !

JOCRISSE. — Comment ! alle est envolée aussi, elle ?

NICETTE. — C'est un jeune homme qu'est venu ici, qui l'aura emmenée.

JOCRISSE, s'écriant. — Ah ben ! nous v'là dans de beaux draps !... y en avait ben assez de ma part : à présent que v'là sa fille perdue aussi : jarni ! i va nous faire pendre.

NICETTE, s'en allant encore. — Faut que j'aïlle voir au jardin si i n'y serient pas.

(Elle court en dehors.)

### SCÈNE XVIII

JOCRISSE.

Ah ! pauvre Jocrisse ! i n'y a pus à s'en dédire ; va... t'es ben sûr de ne pas revenir de celle-là !... (Ici, il renverse tout ce qui se trouve sous la main jusqu'au panier de vin. Il voit le panier au vin.) Mais queuque c'est donc que ce panier-là, dessus c'te chaise?... c'est du vin apparemment que v'là dedans encore... si j'étiens gourmand, pourtant, comme dit mon maître, ça s'rait ben là l'occasion d'en boire... aussi ben, quand i s'en apercevrait, i n'pourrait pas m'en arriver pire, à présent... queu vin que c'est encore ? car ici, y en a de toutes les façons... du vin d'Espagne, comme tantôt, p't-être, à son déjeuner. (Il regarde les bouteilles et voit l'étiquette.) Ah ! v'là le nom qu'est dessus : voyons donc ça. (Il prend une bouteille et lit.) Ah ! miséricorde ! c'est de la poison ! Queu qu'i veut donc faire de ça ? (Il la remet sur la table avec effroi.) Ah ! mais, je pense à une chose, moi, dans mon désespoir !... ça me vient ben à propos ! Je voulais me noyer tout à l'heure... Si j'attends mon maître, i me fera p't-être encore pus souffrir ; au lieu qu'avec c'te bouteille-là, je pouvons faire une fin pus aisée. Oui, v'là qu'est dit : faut nous empoisonner.

(Il prend la bouteille avec vivacité.)

### SCÈNE XIX

JOCRISSE, NICETTE.

NICETTE revient en pleurant. — Ah ! que j' sommes donc malheureuse !... J'avons cherché par tout le jardin et les appartements ; il n'y a pus personne ! Mâm'selle est partie avec ce misérable enjôleur-là.

JOCRISSE. — Ah! ben! c'est fini aussi pour toi!... Tu n'a pas aut'e chose à faire que de trinquer avec moi.

## SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, NICOLE entre son panier à la main.

NICOLE parle déjà dehors. — Quoi que vous me chantez donc, monsieur, avec vot' notaire et vot' papier?

JOCRISSE. — Quiens! v'là ma mère aussi!... Quoi qu'al chante donc elle-même?

NICOLE, regardant de côté et d'autre. — Eh! je chantons.. Je demandons après ce jeune homme qu'est venu m'envoyer cheu le notaire, et que je l'y avons donné les clefs de la porte.

NICETTE. — Comment! ma mère, est-ce que c'est vous qui l'avez laissé entrer ici?

NICOLE. — Eh! sûrement, que je l'ai chargé de veiller à ma place.

NICETTE. — Ah ben! vous avez ben travaillé aussi, vous!... Il a enlevé la fille de not' maître.

NICOLE. — Ah! mon sauveur! est-i possible!

JOCRISSE. — Ah! v'là ma mère qu'a son compte aussi!... V'là le dernier jour pour toute la famille.

NICOLE, éperdue. — Mais, mais, queuque vous me dites donc là, vous autes?

NICETTE. — Eh! je dis, ma mère, que je sommes perdus, et que c'est vous la cause de tout. Vous teniez la porte, i ne fallait laisser entrer personne.

NICOLE. — Oh! que je sommes donc malheureuse d'avoir été si bonne!... Mais, mais, par où qu'i zavont donc passé?

JOCRISSE. — Bah! il n'y a pus à chercher ça, à c't'heure, allez... Not' plus court, à nous, c'est de passer tretous par c'te porte-là, tenez...

(Il leur montre la bouteille.)

## SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS, COLIN.

COLIN. — Mon frère, v'là mon cousin Nicolas qu'arrive.

JOCRISSE. — Je n'avons pus besoin de lui, à présent : ma condition est toute trouvée ; mais, c'est égal, s'il est de bonne amitié, i nous tiendra compagnie... Tiens, il nous dit tout cela en sautant : pleure, voilà mon mouchoir. (Il lui dit encore dans le courant de la scène.) Il faut que tu boives avec nous... tu ne veux pas, je vais jeter la maison par la fenêtre. Ma pauvre mère ! et vous, ma sœur, j'avons fait aujourd'hui de ben grandes sottises, et je n'avons pas de reproches à nous faire, puisque j'avons chacun la note... n'y a pus de pardon à attendre de not' maître, déjà... mais j'avons un moyen de braver sa colère. Emportons ce panier, venez avec moi dans le jardin, et si vous avez le courage de faire comme moi, je vous répons que M. Duval n'aura pas le cœur de nous gronder tantôt. (Il prend le panier avec sa sœur, chacun d'une main, et ils s'en vont tous quatre en se couvrant le front, et en faisant de grands gestes d'un désespoir comique. Il revient seul et dit.) Eh bien ! puisqu'il faut périr, mourissons.



## ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE I

DUVAL. seul, il est très-en colère ; il pose sa canne et son chapeau.

Ah ! ventrebleu ! c'est bien la peine de me faire courir comme cela pour apprendre une mauvaise nouvelle.

Le diable emporte Derville et celui qui m'a écrit la peste de lettre! La maudite place est bien donnée, mais ce n'est pas à Derville, et par conséquent je n'ai qu'à m'en passer, moi. Au diable soient tous les gens qui se flattent comme cela de protections qu'ils n'ont pas! Aussi Derville aura mon vin comme j'ai eu sa place. Et ma maison qui est bien gardée... j'ai frappé une heure à la porte, personne ne m'a ouvert, et si je n'avais pas eu une double clef sur moi, je n'aurais pas pu rentrer. La vieille Nicole dort apparemment? mais ce gueux de Jocrisse aurait dû m'entendre. Pourquoi est-ce qu'il n'est pas ici? (Il pousse avec le pied les débris des assiettes.) Dieu me pardonne, je crois que ce sont mes assiettes de porcelaine que ce malheureux-là m'a cassées. (Il en ramasse.) Justement. Ah! que je me repens de ne l'avoir pas chassé ce matin comme je le voulais avant de sortir!... Voyez comme cette chambre est faite; tenez, tout est sens dessus dessous. Cette cage, qu'est-ce qu'elle fait là sur cette chaise? (Il va pour la prendre.) Eh bien! mais, elle est ouverte et le serin n'y est plus: ah! le misérable! et le panier de vin, où est-il donc? il a disparu aussi, je crois. Mais, mais, mais, qu'est-ce que tout cela veut donc dire? Est-ce que le diable a passé dans ma maison, pendant mon absence? (Il sonne et appelle à plusieurs reprises.) Jocrisse? holà! Jocrisse? le malheureux se sera sauvé après... Jocrisse?

## SCÈNE II

DUVAL, JOCRISSE.

JOCRISSE, sans le reconnaître. — Eh bien! qu'est-ce donc qui fait ce tapage-là ici?

DUVAL. — Ah! le coquin! dans quel état le voilà!

JOCRISSE. — Parlez-donc, voyons. Queuque vous me demandez?... Etes-vous un parent aussi?

DUVAL, plus en colère. — Comment! gueux, tu ne me reconnais plus?

JOCRISSE, se remettant un peu. — Ah! ventregué! si fait...

A la voix, je vois que vous êtes monsieur Duval; mais pour avec mes yeux, je n'y vois pas guère.

DUVAL. — Le scélérat! le voilà ivre-mort.

JOCRISSE, ivre. — Ah! oui, mort, bientôt. Je crois que ça n'tardera pas; car je ne nous sommes pas épargnés.

DUVAL. — L'effronté coquin! d'oser paraître comme cela devant moi: je ne sais qui me tient que je ne lui donne vingt coups de canne. (Il prend sa canne.)

JOCRISSE. — Oh! il n'y a pas besoin de ça pour m'achever; allez... j'ai pris la dose assez forte pour qu'elle me finisse toute seule.

DUVAL, outré. — Le gueux a bu mon vin, et il a encore l'impudence de s'en vanter! (Il le prend au collet.) Mais, misérable que tu es!...

JOCRISSE. — Oh! monsieur, c'est égal, quand vous vous fâchez; pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, je ne crains pas votre colère.

DUVAL. — Mais qui est-ce qui t'a pu conseiller une sottise aussi hardie?

JOCRISSE. — Personne ne m'a conseillé, c'est moi-même qu'a pris mon parti. Quand j'ai vu que j'avais manqué à un aussi bon maître que vous, j'ai dit: Faut se punir soi-même. J'ai trouvé là le poison que vous aviez laissé, et j'en ai bu et rebu jusqu'à ce que je sois tombé sous la table.

DUVAL, à part. — Ah! maladroit que je suis! c'est justement la précaution que j'ai voulu prendre qui m'a trahi: je ne m'étonne plus qu'il ait tout cassé après.

JOCRISSE. — Après! non, monsieur, c'est avant que j'ai cassé.

DUVAL. — Mais, mais, explique-moi donc tout cela, si tu peux.

JOCRISSE. — Ah! c'est ben aisé, monsieur... (Pleurant.) Vous savez ben d'abord vot' serin?...

DUVAL. — Eh bien! je ne vois que trop qu'il n'y est plus.

JOCRISSE. — Oui, monsieur; en nettoyant sa cage, il s'est envolé.

DUVAL. — Encore un beau tour que tu m'as fait là.

JOCRISSE, pleurant encore plus fort. — Vous savez ben vot' porceline qu'était là-haut... En voulant courir après le serin, je l'ai fait descendre jusqu'à terre.

DUVAL. — Oui, j'ai vu tous ces chefs-d'œuvre-là.

JOCRISSE. — Vous savez ben vot' chat anjola?...

DUVAL. — Eh bien! quoi! mon chat?... Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose aussi?

JOCRISSE. — Comme il allait pour déjeuner avec le serin, je lui ai jeté un coup de bâton, et j'y ai cassé une jambe, sans le vouloir.

DUVAL. — Ah! l'enragé! tu mériterais que je t'en casses deux, à toi!

JOCRISSE. — Vous savez ben, votre beau chien de chasse que vous aimez tant, tout moucheté?...

DUVAL, s'impatientant tout à fait. — Encore! mais c'est donc un sort qui a tout retourné ici?

JOCRISSE. — En courant après le chat, il est sorti de la maison, et i s'est perdu.

DUVAL, levant la canne sur lui. — Ah! le misérable! je vais l'assommer tout d'un coup, crainte d'en apprendre davantage.

JOCRISSE. — Eh! monsieur, ayez un peu de patience. Je vous dis que je ne peux plus aller loin... (il fait un hoquet.) Tenez, v'là déjà les hoquets de la mort qui me prennent.

DUVAL, le repoussant. — Ote-toi de devant moi, malheureux! car je n'aurais pas la force de me retenir plus longtemps; mais, je m'en vais laver la tête à ta mère pour ne t'avoir pas empêché de faire toutes ces sottises-là...

JOCRISSE. — Ah! ne lui dites rien non pus, à elle; la pauvre bonne femme! elle est aussi avancée que moi.

DUVAL. — Qu'est-ce que tu veux dire? aussi avancée que toi? est-ce qu'elle aurait eu l'effronterie d'en boire?

JOCRISSE. — Ah! mon Dieu, oui, monsieur, elle s'est empoisonnée aussi.

DUVAL. — Miséricorde! cette vieille folle, tenez... Mais ta sœur, au moins, aurait dû vous retenir.



JOCRISSE. — Ma sœur!... Oh! elle a sa dose aussi, celle-là.

DUVAL. — Comment! ta sœur en est encore?

JOCRISSE. — Oui, monsieur, toute la famille est détruite : j'étions tretous coupables, je nous sommes tretous punis.

DUVAL. — Eh! mais, mon panier a dansé, à ce qu'il paraît?

JOCRISSE. — Oh! tout entier; i n'en a pas resté une goutte : j'étions si piqué de vous avoir manqué, que je n'avons pas voulu risquer d'en revenir; jusqu'à mon petit frère... et pis encore un de mes cousins qui nous a tenu compagnie même.

DUVAL. — Que le diable soit de la maudite famille!... Toute la pièce n'y aurait pas suffi... Il ne manquerait plus que ma fille s'en soit mêlée aussi.

JOCRISSE. — Ah! oui, comme vous dites, et c'est ce qui a fini la pièce... Mais c'est le jeune homme qui l'a emmenée, c'te pièce-là.

DUVAL, confondu. — Comment, ma nièce est partie aussi!... Ah! c'est un peu trop, par exemple!... Et qui l'a emportée?

JOCRISSE. — Dame! c'est un jeune homme qui est venu de votre part, à ce qu'a dit ma mère.

DUVAL. — Ta mère est une extravagante : je n'ai envoyé personne. Les scélérats s'entendaient tous; le complot était arrangé avec la mère et la sœur; ils ont tous donné les mains à me faire voler.

JOCRISSE. — Pas du tout, monsieur : je nous lavons les mains de ça, nous... Je n'avons fait d'auto mal que d'avoir laissé entrer ce jeune homme.

### SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, DUPONT FILS.

DUPONT, fils. — Oui, monsieur, c'est la vérité : je dois rendre témoignage à l'innocence de vos domesti-

ques : c'est moi seul qui l'ai emmenée, et aucun d'eux n'a été d'accord avec moi.

DUVAL. — Comment, monsieur ! c'est vous ?...

JOCRISSE. — Oh ! c'est ben heureux que nous v'là lavés de celle-là !

## SCÈNE IV

Pendant cette scène et les suivantes, Jocrisse veut accrocher la cage et se laisse tomber avec la chaise, ensuite, il renverse le secrétaire étant assis dessus, etc.

DUVAL, DUPONT FILS, JOCRISSE.

DUVAL. — Quoi ! monsieur, vous !... Un jeune homme que j'ai cru honnête ! il a pu entrer dans votre âme de me faire un vol comme celui-là ?

DUPONT, fils. — Monsieur, ce n'est point à titre de vol, assurément, que je l'ai emmenée...

DUVAL. — Ce n'est pas à titre de vol !... Ce sera à titre de plaisanterie, apparemment ?... Et où l'avez-vous menée, enfin ?

JOCRISSE. — Oui, je voulons savoir ça.

DUPONT, fils. — Elle est chez mon père, monsieur.

DUVAL. — Ah ! chez votre père !... Eh bien ! il m'en répondra, lui... (A part.) ainsi que des frais de transport et du déchet, s'il y en a.

DUPONT fils. — Ah ! monsieur ! mon père, qui se flatte d'être votre ami, m'a assuré que vous consentiriez à m'en laisser la possession.

DUVAL. — Votre père vous a assuré cela ?... (A part.) Oh ! s'il me le paye bien, nous verrons. (Haut.) Vous l'aimez donc beaucoup ?

DUPONT, fils. — Si je l'aime ! ah ! monsieur, au delà de toute expression !

DUVAL. — Peste ! vous n'êtes pas dégoûté !... Et votre père ne le hait pas non plus à ce qu'il paraît ?

DUPONT, fils. — Ah ! monsieur ! outre que tout le monde doit naturellement l'aimer, mon père se fait un double plaisir d'acquiescer à mes désirs sur ce point.

DUVAL. — Votre père est bon!... Mais cela ne me regarde pas... pourvu qu'il m'en paye ce que je veux en avoir... Vous conviendrez toujours que c'est une jolie façon d'entamer ses marchés, de commencer par s'emparer de la marchandise.

JOCRISSE. — Tiens, il appelle cela de la marchandise.

DUPONT, fils. — Ah! monsieur! quel nom lui donnez-vous? la crainte de la voir passer au pouvoir d'un autre, m'a seul inspiré cette démarche, qui pourrait paraître inconséquente, si mes intentions ne la justifiaient.

DUVAL. — Une belle justification!... Enfin, est-ce vous ou Monsieur votre père qui en ferez le prix?

DUPONT, fils. — Le prix, dites-vous?... Monsieur; mon père et moi la regardons comme impayable.

DUVAL. — Oh! certainement, vous n'en trouveriez pas de pareil... mais enfin, chaque qualité a son taux.

DUPONT, fils. — Les qualités! Ah! je suis persuadé qu'elle les a toutes.

DUVAL. — Pardonnez-moi. Je ne veux pas vous tromper. Pour la couleur, d'abord, elle n'est pas bien claire, elle tire un peu sur le paillet.

DUPONT, fils. — Comment, sur le paillet?

DUVAL. — Oui, oui; mais ça a du corps, c'est moelleux.

DUPONT, fils à part. — Que diable; est-ce qu'il me bat la campagne?... Pardon, mon cher monsieur, de quoi me parlez-vous donc à présent?

DUVAL. — Eh parbleu! je vous parle de cette pièce de vin de Bourgogne que vous êtes enragé d'avoir.

DUPONT, fils. — Moi, monsieur?... et c'est de mademoiselle votre fille que je vous parle.

DUVAL, démonté. — De ma fille! en voilà bien d'une autre!... Comment, monsieur!... est-ce que ce serait ma fille qui serait chez vous?

DUPONT, fils. — Oui, monsieur, elle-même.

DUVAL, s'écriant avec un redoublement de colère. — Ma fille! ah! ventrebleu! voilà le coup de grâce; il ne me

manquerait plus que ma maison fût brûlée. Fiez-vous donc à des domestiques!... Mais, Sophie, Sophie, elle-même... une fille que j'aimais!... être capable de suivre un étranger!... de fuir! d'abandonner son père!... Ah! ciel...

## SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, DUPONT PÈRE.

DUPONT père. — Non, mon ami, ta fille ne t'a point fui; elle a bien voulu ne pas se refuser à mon invitation; mais elle vient se rendre à ton autorité, et se recommander à ta tendresse.

DUPONT, fils. — Ah! monsieur, que l'amitié vous engage à ne pas faire un reproche à mademoiselle d'une démarche innocente, dont toute l'irrégularité devrait retomber sur moi, si mon père ne nous en obtenait le pardon.

DUVAL. — Eh! quel droit monsieur votre père a-t-il de vouloir régler ma famille? Rentrez, mademoiselle, rentrez dans votre appartement; j'ai soin désormais que vous n'en puissiez sortir sans ma permission.

## SCÈNE VI

DUVAL, M. DUPONT père, JOCRISSE.

DUVAL. — Ah ça, monsieur, nous avons une petite explication assez sérieuse à avoir ensemble.

M. DUPONT, père. — Et je viens exprès pour te la donner. Rappelle-toi d'abord la place que tu faisais solliciter par ton M. Derville.

DUVAL. — Oui, un beau solliciteur, et une belle course que je viens de faire! Si je connaissais celui qui m'a écrit la maudite lettre pour m'envoyer lui faire des compliments, il me le payerait.

M. DUPONT, père. — Bien décidément? en ce cas, c'est moi-même: oui, mon ami, moi, moi, te dis-je; mais je te devais cela pour ton obstination à vouloir

te confier dans un être aussi inutile que Derville. Console-toi, pourtant; j'ai obtenu la place, et j'en ai fait expédier le brevet en blanc, de sorte que j'en puis disposer. Ainsi, pour terminer en bref, d'après la déclaration que mon fils m'a faite de son amour pour ta fille, et l'aveu que je viens d'obtenir d'elle-même, je te la demande pour lui.

DUVAL. — Comment! c'est toi qui as obtenu la place?

M. DUPONT, père. — Oui, mon ami, mais pour te l'offrir: en voilà le brevet; voilà un contrat de mariage: troc pour troc; signe l'un, je signerai l'autre.

DUVAL. — J'accepte avec reconnaissance, et je te réponds que malgré tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui, la journée finit encore pour moi bien plus heureusement que je ne le croyais.

JOCRISSE. — Oui pour vous; mais pas pour moi, qui suis empoisonné.

DUVAL. — Tu mériterais de l'être, coquin; mais c'est d'excellent vin de Bourgogne que tu as bu.

JOCRISSE. — C'est du vin! je l'ai reconnu au passage. Ah! mon cher maître, en faveur du mariage de mademoiselle Sophie, est-ce que vous ne me pardonnez pas toutes mes sottises?

DUVAL. — Te pardonner, misérable! après tout ce que tu m'as fait?

JOCRISSE. — Ah! monsieur Duval, de grâce, oubliez tous mes torts encore cette fois-là.

M. DUPONT, père. — Allons, mon ami, allons, dans cette circonstance, il ne faut pas faire de malheureux, une amnistie générale.

JOCRISSE, voulant se jeter aux pieds de son maître. — Une amnistie, mon cher maître; une amnistie générale!

DUVAL. — Laisse-moi tranquille, drôle, et va te coucher.

JOCRISSE. — Grand merci, monsieur.

DUVAL. — Tu n'as donc plus peur de mourir?

JOCRISSE. — Me v'là rassuré de vot' côté ; reste à présent le pus insentiel : et c'est du vôtre, messieurs ; je connaissons encore une maladie, c'est celle-là de vous déplaire ! Vous causer de l'ennui, c'est vraiment là le poison sans remède.

FIN